

La complainte des consommateurs du porno



Emilie Maréchal interprète Estelle, ancienne actrice porno dénonçant les coulisses de cette industrie. © ALEXANDRE DROUET

Quand une ancienne actrice porno raconte son expérience, elle ne peut que porter «Plainte contre X». Rencontre avec l'auteur, Karin Bernfeld, et le metteur en scène, Alexandre Drouet.

THÉÂTRE

INTERVIEW MÉLANIE NOIRET

Durant ce mois dit «des amoureux», le Théâtre de Poche, à Bruxelles, présente une pièce dont le thème est relativement éloigné d'un quelconque romantisme. «Plainte contre X» a pour sujet la pornographie, et plus particulièrement sa face cachée, pas franchement la plus propre.

À partir du texte de l'auteur et comédienne française Karin Bernfeld, Alexandre Drouet met en scène une jeune femme dévoilant la sordidité derrière la machine à fantasmes: sévices, manipulation, argent... Avec en filigrane, l'influence sur les «consommateurs».

Karin, pouvez-vous nous résumer la trame de «Plainte contre X»?

C'est le témoignage d'une femme (Estelle) qui a été à un moment donné de sa vie dans le porno. D'abord comme spectatrice, dès l'âge de dix ans, puis en tant qu'actrice. Elle parle de son expérience et des horreurs qui se déroulent hors caméra. De manière générale, mon texte parle de la condition de la femme et surtout de la violence faite aux corps des femmes; des femmes dans l'industrie porno et des femmes en général suite à l'intégration et l'acceptation de ce type d'images par la société.

Ce texte est-il le fruit d'une enquête?
Oui, des rencontres, des témoignages et

Vue sur les coulisses du porno; aliénéation des corps et culture du viol.



des lectures. À cela s'ajoute mon expérience personnelle même si je ne tiens pas à préciser ce qui ressort de mon vécu intime. Ce que je peux dire, c'est que j'ai été moi-même accro au porno pendant des années.

Estelle porte plainte contre qui?

Elle porte plainte contre l'industrie porno. La pornographie est en très grande partie misogyne et violente. On y voit une sexualité déshumanisée, mécanique. Le porno n'a rien à voir avec la libération des corps. Au contraire, il s'agit d'aliénéation, d'esclavage et de formatage. Je ne suis pas une moraliste. J'ai une sexualité libre. Selon moi, on peut faire ce qu'on veut. Mais le porno est un outil de propagande, une machine à fric qui promeut la culture du viol. Le porno, ce n'est pas du sexe, c'est du commerce.

Le personnage est initié très jeune aux images porno. N'est-ce pas un peu exagéré?

Cette précocité est de plus en plus courante. J'ai découvert le porno vers 12-13 ans. Mais à cette époque, il y avait encore une conscience que c'était à cacher. Aujourd'hui, le porno circule librement. On tombe dessus même sans le chercher. Tous les enfants ne vont pas s'y plonger. Cela dépend de l'histoire personnelle, mais aussi de l'influence du groupe.

Quel a été le déclencheur de ce texte?

Cela faisait très longtemps que j'avais envie d'écrire sur le sujet. Un autre de mes livres, «Alice au pays des femmes», parlait déjà de la violence contre les corps. Mais à l'époque, je n'avais pas assez de distance.

Entre-temps, il y a eu des affaires de viols collectifs, l'affaire DSK... J'ai eu le sentiment que notre société se «pornoifiait». La culture porno devient banale et j'ai eu envie de porter plainte contre cela.

Alexandre, comment avez-vous découvert le texte de Karin?

Dans mes deux derniers spectacles, «Dans le ventre» et «Happy Slapping», je m'intéressais déjà au porno mais uniquement du côté du spectateur. Je suis tombé sur le blog de «Plainte contre X» et j'ai commandé l'ouvrage. Une claque! Ce texte m'a bouleversé, m'a ouvert les yeux. Quand on est metteur en scène et qu'on a un tel choc émotionnel, on veut le partager. C'était presque une obligation de le mettre en scène, de le donner à un public qui, lui aussi, pourra se poser des questions et débattre.

Comment avez-vous mis ce monologue en scène?

C'est le texte de Karin avec mon univers. J'utilise beaucoup de vidéos. Ici, elles me permettent d'aborder la question des consommateurs qui ne sont pas représentés dans le texte. Les montrer, c'est une façon de ne pas les diaboliser. Personne, d'ailleurs, n'est diabolisé dans cette pièce, ni les consommateurs, ni les «consommés». Il s'agit de prendre du recul. C'est avant tout une attaque contre l'industrie du porno, celle pour laquelle les actrices finissent à l'hôpital. A-t-on vraiment envie de ce porno-là? «Plainte contre X» invite à s'interroger sur un certain système.

«Plainte contre X», Théâtre de Poche Du 16 au 27 février, www.poche.be

Thriller conjugal entre fiction et réalité

DANSE

Une femme. Un homme se présente à elle. Qui est-il? Que fait-il là? Elle n'a pas le temps de lui adresser un mot qu'il s'est déjà faufilé à l'intérieur de sa maison. Elle part à sa recherche et s'enfonce dans les méandres de son monde intérieur, là où réalité et fiction se confondent.

Michèle Noiret reprend le mélange du cinéma et de la scène qu'elle avait déjà utilisé dans «Hors-champ» pour composer ce court métrage scénique intitulé «Radioscopie». Elle y ajoute un morceau de son studio de travail, un espace qui bouge, qui s'ouvre et se referme, l'intérieur devenant ainsi l'extérieur. On y voit en effet, par le truchement des images projetées, Michèle Noiret qui observe Michèle Noiret. On la voit quitter son lieu de travail et rentrer chez elle.

«Radioscopie» est une pièce troublante, envoûtante. Les images projetées sont soit captées en direct, soit enregistrées, mais sans qu'aucune indication ne soit donnée à ce propos. Dès lors, on ne sait pas toujours si ce que l'on voit à l'écran correspond à ce qui se passe sur scène, si l'on est dans la réalité ou dans la fiction. Michèle Noiret nous emmène

dans «ce secret des choses» dont parle Conrad Detrez dans «L'herbe à brûler».

La chorégraphie interprétée par Israel Mata et Michèle Noiret alterne énergie et douceur dans des scènes de couple parfois proches du combat, parfois sensuelles.

Créée à Mons en 2015, «Radioscopie» est présentée à partir de mardi au Théâtre National dans une version remaniée. La chorégraphie présente également un autre court métrage scénique intitulé «L'Escalier Rouge» conçu et interprété avec David Drouard. Un couple dont on ne connaît pas l'histoire tente d'échapper à la pression de la masse

«Radioscopie» est un court métrage scénique troublant, envoûtant.



Michèle Noiret mélange scènes vivantes et images. © SERGINE LALOUX

pour s'inventer quelques moments d'intimité et de liberté.

À voir également

Toujours au rayon bijoux de la danse, la Balsamine présente «Side effects» d'Anton Lachky. Cette performance surréaliste se déroule dans l'esprit d'une femme délirante. Elle s'invente une réalité et l'impose à quatre personnages pantins sans volonté. C'est drôle et bourré d'énergie. Cette pièce remarquable précède la reprise d'un autre bijou de la danse: «ReVoLT» de Thierry Smits. Ce solo percutant et radical porté magistralement par la danseuse australienne Nicola Leahey, évoque la rébellion et l'insubordination nécessaires de nombreuses femmes dans le monde. **D.B.**

«L'Escalier Rouge» et «Radioscopie»
Cie Michèle Noiret du 16 au 28 février au Théâtre National à Bruxelles, 02 203 53 03, www.theatrenational.be;
«Side Effects» Cie Anton Lachky du 16 au 19 février;
«ReVoLT» de Thierry Smits du 24 au 27 février à la Balsamine à Bruxelles, www.balsamine.be, 02 735 64 68.

BRUXELLES ET PARIS

La menace terroriste a fait fuir les visiteurs des musées

En 2015, les musées bruxellois ont accueilli 3,3% de visiteurs en moins que l'année précédente. Ce recul, surtout perceptible en fin d'année, est la conséquence du verrouillage de la capitale dans la foulée des attentats de Paris le 13 novembre 2015. Selon VisitBrussels, l'affluence a baissé de 26% en novembre et de 23% en décembre par rapport aux mêmes mois de 2014. En janvier dernier, certains musées ont même constaté une diminution de 30% du nombre de visiteurs par rapport à janvier 2015. Selon le porte-parole des Musées royaux des Beaux-Arts, «la perte financière due à la fermeture des musées et la baisse d'affluence en décembre est estimée à 200.000 euros». Parmi les grands musées de la capitale, seul Bozar semble avoir échappé à la morosité ambiante. A Paris, la Pinacothèque, victime d'une forte baisse de fréquentation suite aux attentats, fermera ses portes lundi, interrompant même prématurément l'exposition en cours consacrée à Karl Lagerfeld. L'établissement (privé) était déjà en redressement judiciaire.